

CHRONIQUE

CINÉMA

QUELQUES FILMS DE FEMMES . . .

Simone Suchet

Le 13^e Festival du Nouveau Cinéma et du Vidéo qui a eu lieu à Montréal du 18 au 28 octobre 1984 nous a permis de visionner quelques films réalisés par des femmes cinéastes; certains films étaient de réalisatrices fort connues telles Chantal Ackerman ou Marguerite Duras, d'autres au contraire étaient signés par de nouvelles-venues à la réalisation, telle Francesca Comencini dont *Pianoforte* est le premier film.

Films de femmes? Films féminins? Films féministes-militants? Quelle appellation convient le mieux à ces divers films signés par des cinéastes appartenant à ce sexe que certains voudraient maintenir faible et que d'autres ont appelé deuxième pour l'amener sur la voie de la libération? Que représentent ces films des aspirations des femmes? Qu'expriment-ils de leurs luttes, de leurs victoires, et peut-être aussi de leurs désillusions?

Francesca Comencini est italienne, elle a tout juste 20 ans et elle signe avec *Pianoforte* son premier film. *Pianoforte* raconte l'histoire de deux jeunes héroïnomanes Paolo et Maria qui voudraient se défaire de la drogue mais qui, ne pouvant assumer la réalité quotidienne de leur amour, n'y réussissent pas. En dépit de certaines maladresses (la partie à Ceylan tombe vite dans la carte postale), *Pianoforte* nous touche car Francesca Comencini sait éviter le sordide et de plus elle a le sens du détail visuel et l'art de faire passer une émotion par l'image sans discours inutile. Le personnage de Maria est aussi riche et complexe; à la fois faible et forte, elle sait aussi parfaitement ce qui lui est nécessaire et ne subordonne en rien son existence à celle de Paolo malgré l'amour très fort qu'elle lui porte, car elle sait que là est le prix qu'elle doit payer pour sa libération.

Si Francesca Comencini a su éviter excès et clichés, il n'en va pas de même de la réalisatrice allemande Ulrike

Ottinger qui, avec *The Image of Dorian Gray in the Yellow Press* (Quel titre!), présente en la personne de Madame Mabuse une sorte de "wonder woman" parfaitement abjecte et antipathique. Le film n'est qu'un ramassis de clichés, de fantasmes sexuels et autres totalement imités. Véritable diarrhée d'images, ce monument de prétention et d'ennui oscille entre le délire visuel mi-expressionniste mi-surréaliste. *Lucy* de Verena Rudolph se présente comme une enquête sur un personnage disparu, Lucy, la tante de la réalisatrice qui, en 1934, avait quitté son village natal bavarois pour s'exiler aux Etats-Unis. Le film se compose principalement d'entrevues avec des personnes ayant connu Lucy et de visites des lieux qu'elle a hantés. Le film ne dépasse jamais ce niveau premier de cueillette de témoignages et malgré quelques scènes délicieuses dédiées à la vie nocturne de New-York, le film lasse.

Autre film-enquête, *Sunset People* de la réalisatrice britannique Jana Bokova est un portrait des nombreux artistes qui "vivent" sur Sunset Boulevard, lieu mythique par excellence du show-biz américain. Malheureusement, Bokova n'a guère rencontré que des ratés qui, entrevue après entrevue, scène après scène, ne cessent de parler du succès qui doit arriver . . . demain. Seule la séquence finale qui sous l'esbrouffe laisse percer la détresse financière, morale et professionnelle de ces laissés-pour-compte est forte, mais Dieu . . . que le chemin a été long et fastidieux!

Low Visibility est le premier long métrage de la réalisatrice canadienne Patricia Gruben. Un jour, on retrouve sur une route de montagne un amnésique qui agite les bras vers le ciel tout en poussant des cris. Son refus ou son incapacité de répondre à quelque question que ce soit ne manque pas d'exciter la curiosité de tous: médecins, journalistes, policiers . . . qui élaborent rapidement diverses histoires concernant Mr. Bones, l'amné-

sique. Commence alors à se dessiner un portrait à multiples facettes et exprimant une diversité de points de vue. Ce que Patricia Gruben a voulu dire, c'est l'ambiguïté du jugement, la fragilité et l'extrême relativité d'une opinion élaborée sur de vagues impressions; malheureusement cette belle intention tourne court et son récit mal structuré devient très rapidement l'expression d'une difficulté à cerner le propos. Tourné à la manière d'un documentaire, le film ne cesse de lorgner du côté de la fiction et nous demeure à tout jamais fermé comme l'énigmatique Mr. Bones qui ne cesse de regarder d'un oeil vide l'écran de l'omniprésente télévision.

Marguerite Duras s'était associée à Jean Mascolo et à Jean-Marc Turine pour *Ernesto ou Les Enfants du Roi*, fable moderne ayant pour sujet l'école. Propos et réalisation ne réussissent pas à former un tout cohérent et le film avance péniblement. Cet échec est pourtant traversé d'un éclair de grâce, celui où la voix de Duras s'élève sur un gros plan d'Alex Bougouslavsky (Ernesto) alors que la lumière naturelle change imperceptiblement. Marguerite Duras écrivaine, dramaturge, metteuse en scène, voilà le sujet du très beau film de Michelle Porte *Savannah Bay, c'est toi*. La réalisatrice suit l'auteure (Duras) et ses deux comédiennes (Madeleine Renaud et Bulle Ogier) pendant les répétitions de "Savannah Bay", une pièce écrite par Duras pour Renaud. Le film fonctionne comme une pièce à trois personnages et analyse les rapports de type à la fois professionnel et affectif qui se nouent entre ces trois femmes. Les interventions de Duras éclairent la pièce et la mise en scène. La réalisation très sobre de Michelle Porte est à l'écoute de M. Duras et de ses deux comédiennes.

Le Festival nous a donné l'occasion de revoir *Un jour, Pina a demandé* de la réalisatrice belge Chantal Ackerman. Produit par et pour la télévision française, ce

film est un documentaire qui témoigne du travail de la chorégraphe ouest-allemande Pina Bausch. Tout en demeurant fidèle à elle-même (le film abonde en plans fixes de très longue durée), Chantal Ackerman a su s'effacer devant son sujet et nous révèle avec une infinie pudeur toute la force captivante de l'art de cette chorégraphe révolutionnaire. Autre "reprise": *Sonatine* de la québécoise Micheline Lanctôt. Depuis sa sortie au printemps dernier, le film a eu le temps d'aller faire un petit tour à la Mostra de Venise où il a recueilli le Lion d'Argent. Trophée fort justement mérité en dépit de certaines réserves (les miennes – un scénario mal structuré, des longueurs, des personnages trop cérébraux – car *Sonatine* témoigne d'une réelle sensibilité d'auteure et d'un indéniable sens de la mise en scène.

For Love or Money de Megan McMurchy et Jeni Thornley, deux réalisatrices australiennes, est un documentaire percutant qui a pour sujet le travail des femmes. Ce film très puissant compile de nombreuses images – pour la plupart inédites – provenant de plus de 200 films produits entre 1906 et 1983 en Australie et juxtapose à ces extraits des documents d'actualités, des lettres et des entrevues personnelles. Le film explore toutes les avenues du travail féminin et révèle tous les problèmes qui y sont liés. Non agressif, le film exprime néanmoins une position militante et trace un portrait troublant et souvent révoltant d'une situation inacceptable. Très beau travail !

Que peut-on conclure? On ne peut nier que le féminisme a bien changé, il a bien perdu de la violence et du radicalisme du militantisme des années '60. La volonté

de démontrer et de convaincre a également perdu de sa virulence. Les personnages et les situations thèses ont aussi disparu des écrans. Les problématiques se diversifient. En fait, il semblerait que certaines revendications fondamentales étant maintenant acquises, les femmes peuvent maintenant se laisser aller à leur propre sensibilité et explorer des problématiques différentes sans crainte de se faire dévorer. Ces films nous laissent espérer que la femme cinéaste a enfin conquis le droit de s'exprimer à part entière sans plus avoir à se confiner à des problèmes "de bonnes femmes." Ce n'est pas trop tôt, c'est amplement mérité, mais – la victoire est encore bien mince tant il est vrai que la production féminine au cinéma n'atteint pas encore les 10% de la production totale.

CHRONIQUE

ART

LECTURE ET RENCONTRE: AGNÈS GUITARD, AUTEURE DE SCIENCE FICTION

Marie LaPalme Reyes et
Viviane Racette

Agnès Guitard nous accueille dans son coin d'écriture près du fleuve à Lachine. Nous essayons entre l'utopie, l'anti-utopie, la science fiction, l'esprit des Cahiers de la Femme, les fauteuils, nos trois personnalités, d'établir un point de rencontre ou plutôt un cercle qui nous permettra de cerner avec prudence, par à coup *Les corps communicants*. Dès les premières paroles Agnès nous en donne une définition lapidaire: un cri de souffrance en 388 pages. Agnès depuis toujours écrit, se raconte des histoires, raconte des histoires à ses copines, ses poupées. Tout lui est prétexte à personnage: ses billes, ses boutons, ses poupées. Ses amies l'entraînent dans les sports, elles les entraînent dans ses histoires, elles les fait écrire, participer, lire. Et finalement ce roman.

La lecture de ce livre a été un envoûtement et j'ai peur d'y replonger tout de suite. Parlons d'Agnès encore un peu. Elle aime la musique du Moyen-Âge avec

ses approximations successives d'instruments et d'interprétations: parvenir à insuffler à ces manuscrits un deuxième souffle. L'aspect répétitif de cette musique l'enchanté. Un des personnages principaux de son roman *Les corps communicants* est un musicien: un luthiste virtuose. Après la musique du Moyen-Âge, ou avant, nous parlons de Marguerite Yourcenar. Concision, précision, petite phrase courte incisive au je lancinant. Nous parlons de la littérature latino-américaine, Alejo Carpentier, Varga Llosa. Et nous voice de retour au roman. Les héros d'Agnès sont surtout des hommes qui appartiennent en général à une élite. Des hommes imaginés par une femme sont peut-être des hommes différents: elle met à nu les émotions, les sentiments et les faiblesses de ses héros, ce qui leur confère quelque chose de féminin. Peut-être est-ce ici que se glisse l'utopie. Nous avons devant nous l'être humain sans maquillage. Il est homme ou ils sont des hommes mais ils pourraient tout aussi bien être des femmes. Ça n'a pas d'importance. Sous la souffrance, la



Agnès Guitard Credit: Marie La Palme Reyes

torture, que reste-t-il?

Nous amorçons la descente aux enfers. Deux hommes, Valenze et Joarès, à la suite d'une opération occulte, apprennent à se contrôler l'un l'autre. Valenze contrôle la volonté et les membres de l'autre d'une façon volontaire. Joarès